

Jean-Claude ZANCARINI, « Résister à la *fortuna* : Francesco Guicciardini (1483-1540) et l'infinie variation des choses du monde », p. 1-12.
<<http://umr6576.cesr.univ-tours.fr/Publications/HasardetProvidence>>

Hasard et Providence XIV^e-XVII^e siècles

Actes du cinquantenaire de la fondation du CESR et XLIX^e Colloque International d'Études Humanistes
Tours, 3-9 juillet 2006

publié par le Centre d'Études Supérieures de la Renaissance

Responsable de publication

Marie-Luce DEMONET

Université François-Rabelais de Tours, CNRS/UMR 6576

Mentions légales

Copyright 2007 – © CESR. Tous droits réservés.

Les utilisateurs peuvent télécharger et imprimer cet article,
pour un usage strictement privé.

Reproduction soumise à autorisation.

Date de publication

19 octobre 2007

Date de mise à jour

Ouvrage en ligne publié avec le concours
de l'Université François-Rabelais, du CNRS,
du Ministère de la Recherche et de l'Enseignement supérieur,
du Ministère de la Culture et de la Communication,
du conseil régional du Centre,
du conseil général de l'Indre-et-Loire,
de l'Institut Universitaire de France

Collection « *La Renaissance en ligne* »



Jean-Claude Zancarini

Université de Lyon, ENS-LSH, UMR 5206 Triangle

Résister à la *fortuna* : Francesco Guicciardini (1483-1540) et l'infinie variation des choses du monde

Dans les toutes premières phrases de la *Storia d'Italia*, au moment où il énonce le sens même de son histoire en accusant « coloro che dominano », les erreurs qu'ils ont commises et que paient leurs peuples, Francesco Guicciardini note qu'une des raisons de cette accumulation d'erreurs vient précisément de ce qu'ils ne se sont pas souvenus des « fréquentes variations de la fortune »¹. Ces variations (*variazioni*, mais aussi *mutazione* et *varietà*) de la fortune sont souvent mises en récit au fil des pages de la *Storia d'Italia*. Le pouvoir qu'exerce la fortune (la *potestà della fortuna*) en fait une des protagonistes de cette histoire des guerres d'Italie et cette importance des éléments auquel l'homme ne peut résister et qu'il ne peut prévoir est une des raisons pour lesquelles on a pu parler du pessimisme historique de Francesco Guicciardini. C'est aussi un des aspects à propos desquels on oppose les points de vue de Machiavel et de Guicciardini. Pour étudier avec précision la façon dont Guicciardini pose la question des « variations de la fortune » et propose les moyens de lui « résister » ou, du moins, de lui « présenter le visage », de lui « faire face », j'ai analysé les usages du terme principalement dans trois textes, les *Ricordi* (en prenant en compte les trois écritures principales (A : avant 1525 ; B : 1528 ; C : 1530)², le *Dialogo del reggimento di Firenze* (1521-1525)³, la

1. *Storia d'Italia*, 1, 1 : « non si ricordando delle spesse variazioni della fortuna ».

2. Francesco Guicciardini, *Ricordi*, édition critique à cura di R. Spongano, Florence, Sansoni, 1951 ; pour les traductions des *ricordi* cités dans cette contribution, on se reportera à Guichardin, *Avertissements politiques*, J.-L. Fournel et J.-C. Zancarini [éds], Paris, Éditions du Cerf, 1988 ; comme cette traduction ne concerne que la rédaction C et un choix limité de *ricordi* des rédactions antérieures, on donnera en note la traduction des *ricordi* A 114 et A 136, qui ne figurent pas dans cette édition.

3. Francesco Guicciardini, *Dialogo del Reggimento di Firenze*, à cura di G. Anselmi e C. Varotti, Turin, Bollati Boringhieri, 1994. Pour la traduction des citations de ce texte, voir Francesco Guicciardini, *Écrits politiques*, J.-L. Fournel et J.-C. Zancarini [éds], Paris, PUF, 1997 (on donnera en note la page de la citation traduite).

Storia d'Italia (1535-1540)⁴. Cette mise à plat amène à distinguer plusieurs sortes de « fortune » ; pour le dire avec Guicciardini : *la fortuna degli huomini, la fortuna della città, la fortuna nelle cose della guerra* ; elle amène également à analyser quel sens précis il faut donner à la différence entre ses positions et celles de Machiavel.

La fortune des hommes

La position de Guicciardini sur *la fortuna degli uomini* est énoncée par deux *ricordi* dès la série A (avant 1525), A 114 et A 136. Le premier (A 114) énonce la nécessaire prise en compte de la variation extrême de la *fortuna* :

Chi si cognosce avere buona fortuna, può tentare le imprese con maggiore animo ; ma è da avvertire che la sorte non solo può essere varia di tempo in tempo, ma ancora in uno tempo medesimo può essere varia nelle cose ; perché chi osserva, vedrà per esperienza molti essere fortunati in una spezie di cose e in un'altra essere infortunati. E io in mio particolare ho avuto insino a questi dì 3 di febbraio 1523 in molte cose bonissima sorte, *tamen* non l'ho avuto simile nelle mercatanzie, né anche negli onori che io cerco di avere ; perché non gli cercando, mi corrono naturalmente drieto, ma come comincio a cercargli, pare che si discostino.⁵

On note qu'il s'agit d'une constatation d'expérience (« vedrà per esperienza ») et que cette constatation amène à considérer qu'il y a une double variation : le « sort » [*la sorte*], qui deviendra la « fortune » (*la fortuna*) dans la rédaction successive B 138, varie « di tempo in tempo » mais fait également varier les choses « in uno tempo medesimo ». La réponse que donne Guicciardini à cette constatation est formulée dans le *ricordo* A 136 :

Se bene gli uomini deliberano con buono consiglio, gli effetti però sono spesso contrarii ; tanto è incerto el futuro. Nondimeno non si

4. Francesco Guicciardini, *Storia d'Italia*, a cura di S. Seidel Menchi, Turin, Einaudi, 1971, 3 vol. Pour la traduction des citations de ce texte, voir Francesco Guicciardini, *Histoire d'Italie*, J.-L. Fournel et J.-C. Zancarini [éds], Paris, Laffont « Bouquins », 1996, 2 vol. (on donnera en note la page de la citation traduite).

5. A 114 : « Celui qui sait qu'il a une bonne fortune peut tenter les entreprises avec plus de cœur mais il faut remarquer que le sort non seulement peut varier de temps en temps, mais aussi qu'il peut varier dans le même temps, car celui qui observe verra par expérience que beaucoup sont fortunés dans une sorte de chose et infortunés dans une autre. Et moi, en ce qui me concerne en particulier, j'ai eu jusqu'à ce jour, 3 février 1523, un sort très favorable en beaucoup de choses, *tamen* il n'a pas été semblable dans le commerce ni dans les honneurs que je cherche à obtenir, parce que lorsque je ne les cherche pas, ils me courent après naturellement mais dès que je commence à les chercher, ils semblent s'écarter ».

vuole come bestia darsi in preda della fortuna, ma come uomo andare con la ragione ; e chi è bene savio ha da contentarsi piú di essersi mosso con buono consiglio, ancora che lo effetto sia stato malo, che se in uno consiglio cattivo avessi avuto lo effetto buono.⁶

La réponse est nette et met en évidence un choix théorique important : il faut agir selon la raison et l'homme sage doit en quelque sorte résister à la fortune en acceptant l'échec éventuel dès lors que le *consiglio* qu'il a formulé est conforme à l'analyse raisonnable qu'il a effectuée. Ce point acquis est important et, si l'absence d'une rédaction de ce *ricordo* dans la dernière série écrite en 1530 laisse penser que l'expérience des revers subis fait douter Guicciardini, d'autres formulations ultérieures montrent qu'il s'agit d'un élément qu'il se refuse à abandonner. On pense au *ricordo* sur les sages et les fous de Florence qui rappelle que « le cose portate dalla fortuna hanno tal volta fini incredibili »⁷ ; on pense également à certains passages de la *Consolatoria* (écrit après l'échec de la guerre « pour la liberté de la pauvre Italie », le sac de Rome et les déboires florentins de messer Francesco) dans lesquels cette volonté d'analyser selon la raison est, de fait, une consolation face à l'échec durement subi : Guicciardini n'est pas en faute dès lors qu'il a donné un conseil raisonnable et qu'il a fait ce qui était en son pouvoir pour le réaliser dans les faits⁸. Le pouvoir de la fortune et ses variations sont incontestables, elles peuvent l'emporter sur la raison ; il n'en demeure pas moins que l'homme sage doit « andare con la ragione » et non « darsi in preda della fortuna ». C'est la même idée que l'on retrouve, appliquée au cas particulier de la « bonne fortune », dans le *ricordo* C 164 : « La buona fortuna degli uomini è spesso el maggiore inimico che abbino, perché gli fa diventare spesso cattivi, leg-

6. A 136 : « Même si les hommes délibèrent avec de bons conseils, les effets sont pourtant souvent contraires, tant le futur est incertain. Néanmoins il ne faut pas comme une bête se donner en proie à la fortune mais, comme un homme, aller avec la raison et celui qui est vraiment sage doit être content d'avoir agi avec un bon conseil, même si l'effet a été mauvais plutôt que d'avoir obtenu un bon effet avec un mauvais conseil ».

7. C 136 : « Accade che qualche volta e pazzi fanno maggiore cose che e savii ; procede perché el savio dove non è necessitato si rimette assai alla ragione e poco alla fortuna ; el pazzo assai alla fortuna e poco alla ragione ; e le cose portate dalla fortuna hanno tal volta fini incredibili. E savii di Firenze arebbono ceduto alla tempesta presente ; e pazzi avendo contro a ogni ragione voluto opporsi, hanno fatto insino a ora quello che non si sarebbe creduto che la città nostra potessi in modo alcuno fare ; e questo è che dice el proverbio : *Audaces fortuna iuvat* ».

8. *Consolatoria* : « Non ci è adunche colpa tua né nel consiglio poi che l'hai dato ragionevole, né nello evento poi che di quello che era in potestà tua non gli sei mancato ; e però ritrovandoti da ogni parte innocente e senza errore, ti debbi anche ragionevolmente trovare senza dispiacere ». [Trad. fr. : « Il n'y a donc de faute de ta part ni dans le conseil, puisque celui que tu as donné était raisonnable, ni dans l'issue, puisque pour ce qui était en ton pouvoir tu n'as commis aucun manquement ; et c'est pourquoi, comme tu te retrouves de toute part innocent et sans erreur, tu dois aussi, raisonnablement, te trouver sans déplaisir »], Francesco Guicciardini, *Autodifesa di un politico*, (*Consolatoria, Accusatoria, Defensoria*), Roma/Bari, Laterza, 1993, p. 107.

gieri, insolenti ; però è maggiore paragone di uno uomo el resistere a questa che alle avversità ». Quant à la série de *ricordi* A 127, B 159, C 216, elle met en évidence qu'il s'agit de jouer le mieux possible le rôle que « le sort » (dans les rédactions A et B) ou « la fortune » (rédaction C) nous a assigné⁹.

La fortune de la cité

C'est dans le *Dialogo del reggimento di Firenze* (écrit en 1521 et repris en 1525) que cette question est abordée le plus précisément. Bernardo del Nero, qui mène la réflexion sur la façon de gouverner Florence aborde à plusieurs reprises la question de la fortune. Il estime que ceux qui gouvernent ont pour première tâche d'essayer d'exclure autant que faire se peut le pouvoir de la fortune :

Però è necessario che chi governa gli stati sia bene prudente, vigili attentissimamente ogni minimo accidente, e pesato bene tutto quello che ne possi succedere, si ingegni sopra tutto di ovviare a' principii ed escludere quanto si può la potestà del caso e della fortuna.¹⁰

À Florence, il faut attendre que les citoyens soient persuadés qu'il est nécessaire de remédier aux désordres qui ne manqueront pas de devenir évidents pour introduire une bonne forme de gouvernement et, dès lors, explique Bernardo del Nero, « [...] bisognerà, a mio giudicio, che giuochi la fortuna della città » car les désordres nécessaires pour convaincre de la nécessité des réformes pourraient tout autant produire la « ruine » de la cité ou aboutir à des réformes partielles qui ne suffiraient pas à ce qu'elle soit « bien ordonnée »¹¹.

9. C 216 : « Non si può in questo mondo eleggere el grado in che l'uomo ha a nascere, non le faccende e la sorte con che l'uomo ha a vivere ; però a laudare o riprendere gli uomini s'ha a guardare non la fortuna in che sono, ma come vi si maneggiano drento ; perché la laude o biasimo degli uomini ha a nascere da' comportamenti loro, non dallo stato in che si truovano ; come in una commedia o tragedia non è piú in prezzo chi porta la persona del padrone e del re, che chi porta quella di uno servo ; ma solamente si attende chi la porta meglio ».

10. Francesco Guicciardini, *Dialogo del reggimento...*, *op. cit.*, p. 96 [trad. fr., p. 178].

11. *Ibid.*, p. 205 : « Ed in questo bisognerà, a mio giudicio, che giuochi la fortuna della città, perché e' disordini che apriranno gli occhi alla moltitudine potrebbero essere tali che porterebbono seco si grande ruina, che nessuna provisione sarebbe a tempo, massime che, come ho detto di sopra, e' moti di Italia saranno per chi tiene gli stati, piú furiosi e pericolosi che el solito. Potrebbe ancora essere che questi disordini fussino grandi, ma tali che piú presto travagliassino la città che la ruinassino, ed allora el punto sarà che chi arà a fare questa riforma la pigli bene, perché sempre farà difficoltà grande el dubio che' cittadini principali non vogliano ridurre le cose a uno stato stretto ; però potrà essere che gli uomini si voltino piú presto a uno gonfaloniere a vita o per lungo tempo che a altro, perché darà loro manco ombra che uno senato perpetuo, e perché per questo solo la città non resta bene ordinata » [trad. fr., p. 274].

La conclusion qu'en tire Bernardo del Nero et qui est réitérée deux fois dans des termes proches, est donc double : il faut essayer d'introduire les bonnes réformes (un gonfalonier à vie et un sénat) qui permettront de faire fonctionner le « gouvernement populaire » mais le doute est fort quant à la réussite ou non de cette tentative : « Però concludendo vi dico che ho per molto dubio e mi pare che dipenda molto dalla potestà della fortuna, se questo governo disordinato si riordinerà o no ». Une des raisons qui renforcent le doute de Bernardo vient de ce que Florence n'a plus « une fortune fraîche » (*una fortuna fresca*), mais bien « une fortune lasse » (*una fortuna stracca*), car il s'agit d'« una città già invecchiata ne' governi cattivi »¹². Pour le dire en une formule que Bernardo forge dans sa deuxième conclusion : « si può dire con verità che a ordinare una bella republica non basta mai la prudenzia degli uomini, ma bisogna sia accompagnata dalla buona fortuna di quella città ».

Il faut cependant aller plus avant et voir en quoi consiste, pour Francesco Guicciardini « la buona fortuna della città » ; il en donne une définition dans la conclusion du deuxième livre du *Dialogo* : « la quale consiste che e' disordini che scuopre la giornata ed esperienza si scuoprino in tempo ed in modo e con tale occasione che si corregghino ». La fortune de la cité est donc ce qui peut offrir une occasion à des hommes prudents. Le fait que cette situation soit récurrente, puisque, en lisant les histoires des anciens, on constate que c'est presque toujours le cas¹³, amène à avoir quelque espoir : l'écriture même du *Dialogo* ne s'expliquerait pas sans l'existence de cet espoir incertain mais nécessaire pour agir et pour penser¹⁴. La responsabilité de ceux qui gouvernent reste donc entière ; presque

12. Francesco Guicciardini, *Dialogo del reggimento...*, *op. cit.*, p. 207 : « Però concludendo vi dico che ho per molto dubio e mi pare che dipenda molto dalla potestà della fortuna, se questo governo disordinato si riordinerà o no ; la quale nelle cose del mondo può quanto molti credano ; o almanco quegli che attribuendo tutto alla prudenzia e virtù si ingegnano di escludere la fortuna, non possono negare che la non vaglia assai in questo, che le cose naschino a tempo, che truovino compagnia ed occasione da potere condursi a effetto » [trad. fr., p. 275]. *Ibid.*, p. 218 : « Però si può dire con verità che a ordinare una bella republica non basta mai la prudenzia degli uomini, ma bisogna sia accompagnata dalla buona fortuna di quella città, la quale consiste che e' disordini che scuopre la giornata ed esperienza si scuoprino in tempo ed in modo e con tale occasione che si corregghino. E questo mi fa avere qualche speranza che questo vostro governo si possi ordinare, benché, come ho detto piú volte, maggiore la arei se la città fussi giovane, perché sarebbe piú facile a ricevere le impressione e non arebbe la fortuna sua ancora stracca » [trad. fr., p. 285-286].

13. *Ibid.*, p. 218 : « E certo se voi leggete le antiche istorie, io non credo che voi troviate mai o rarissime volte che una città in una ordinazione medesima sia stata ordinata perfettamente ; ma ha avuto qualche principio non perfetto, e nel processo del tempo si è scoperto quando uno disordine quando un altro, che si è avuto a correggere » [trad. fr., p. 285].

14. D'ailleurs, l'exemple de la république de Venise montre qu'un bon gouvernement peut ne pas dépendre de la fortune : Francesco Guicciardini, *Dialogo del reggimento...*, *op. cit.*, p. 156 : « A me pare che el governo viniziano per una città disarmata sia così bello come forse mai avessi alcuna republica libera ; ed oltre che lo mostra la esperienza, perché essendo durato già centinaia di anni florido ed unito come ognuno sa, non si può attribuire alla fortuna o al caso [...] » [tr. fr., p. 231].

toujours, c'est par *malo governo* qu'une cité va à sa perte, et non par *mala fortuna*, ainsi que le rappelle le *ricordo* C 139 :

È vero che le città sono mortale come gli uomini : ma è differenza : ché gli uomini per essere di materia corrutibile, ancora che mai facesino disordini, bisogna manchino ; le città non mancano per difetto della materia, la quale sempre si rinnova, ma o per mala fortuna o per malo reggimento, cioè per e partiti imprudenti presi da chi governa. El capitare male per mala fortuna schiettamente è rarissimo, perché essendo una città corpo gagliardo o di grande resistenza, bisogna bene che la violenza sia straordinaria o impetuosissima a atterarla. Sono adunche gli errori di chi governa quasi sempre causa delle ruine delle città ; e se una città si governassi sempre bene, saria possibile che la fussi perpetua, o almanco arebbe vita piú lunga senza comparazione di quello che non ha.

La fortune dans les choses de la guerre

Dans la *Storia d'Italia*, les formulations ne manquent pas qui insistent sur le rôle à proprement parler déterminant de la *fortuna*, au point qu'on peut penser qu'il est bien difficile de résister à la *potestà* ou à *l'arbitrio della fortuna*, qu'elle soit *mala* ou *sinistra* (on parlera alors de son *iniquità*, de son *acerbità*) ou *prospera* (on louera alors sa *begninità*, sa *prosperità*, son *favore*). Une seule citation du texte suffira à montrer que, pour Guicciardini, le pouvoir de la fortune, qu'il a déjà déjà mis en évidence en ce qui concerne la destinée de chaque homme et celle des cités, est encore plus grand dans les choses de la guerre :

Ma è grandissima (come ognuno sa) in tutte l'azioni umane la potestà della fortuna, maggiore nelle cose militari che in qualunque altra, ma inestimabile immensa infinita ne' fatti d'arme ; dove uno comandamento male inteso, dove una ordinazione male eseguita, dove una temerità, una voce vana, insino d'uno piccolo soldato, traporta spesso la vittoria a coloro che già parevano vinti ; dove improvvisamente nascono innumerabili accidenti i quali è impossibile che siano antiveduti o governati con consiglio del capitano.¹⁵

Ce rôle déterminant de la fortune dans les choses de la guerre fait d'ailleurs partie du langage et des conceptions largement répandues parmi ceux qui, à Florence, s'occupent des *cose della guerra e dello stato* : une lettre des X di Balía à Machiavel

15. *Storia d'Italia*, II, 9 [trad. fr., vol I, p. 150-151].

pendant sa première légation en France (août-déc. 1500) peut servir d'exemple : « pure la fortuna non fa in cosa alcuna maggior pruove al sì e al non che nelle cose della guerra »¹⁶. Guicciardini s'insère sans rupture majeure dans cette tradition de réflexion et revient fréquemment sur les « incidents innombrables », « les incidents fortuits » ; l'idée qu'une « flammèche » ou une « étincelle » peuvent provoquer de grands incendies est récurrente : ainsi il rapporte deux cas (livre III, chap. 2 et livre V, chap. 15) où la même incompréhension de « la voce vana d'uno piccolo soldato » (qui demande à ses compagnons de se reculer en criant « en arrière, en arrière ») provoque l'échec d'une opération militaire, parce que les soldats croient à l'ordre de battre en retraite alors qu'il s'agit simplement de se reculer momentanément pour prendre du champ. Il y a donc un seuil au-delà duquel l'homme ne peut plus rien, un domaine où la politique — fût-elle menée d'après « le discernement » (*la discrezione*) d'hommes « très prudents » — n'a pas de prise. Sur ce point, la *Storia d'Italia* (« Ma consideri ciascuno da quanto piccoli accidenti dependino le cose di grandissimo momento nelle guerre »¹⁷) fait écho aux *ricordi* :

Chi considera bene non può negare che nelle cose umane la fortuna ha grandissima potestà, perché si vede che a ogn'ora ricevono grandissimi moti da accidenti fortuiti, e che non è in potestà degli uomini né a prevedergli né a schifargli ; e benché lo accorgimento e sollecitudine degli uomini possa moderare molte cose, nondimeno sola non basta, ma gli bisogna ancora la buona fortuna [C 30].¹⁸

Il ne faudrait pas voir, dans cet incontestable pouvoir de la fortune, un effet de la volonté du ciel, d'une justice immanente qui récompenserait les causes justes. Guicciardini précise ce qu'il pense à ce propos dans le *ricordo* C 92 :

Non dire : Dio ha aiutato el tale perché era buono : el tale è capitato male perché era cattivo ; perché spesso si vede el contrario. Né per questo dobbiamo dire che manchi la giustizia di Dio, essendo e consigli suoi sì profondi che meritamente sono detti *abyssus multa*.

Il reprend la teneur de cet avertissement dans la *Storia d'Italia*, dans le passage où il relate la mort d'Alexandre VI Borgia, dont la vie est, selon lui, un « esempio potente a confondere l'arroganza di coloro i quali [...] affermano ciò che di prospero o di avverso avviene agli uomini procedere o da' meriti o da' demeriti loro : come se tutto d'í non apparisse molti buoni essere vessati ingiustamente e

16. Machiavelli, *Legazioni e commissarie*, a cura di Bertelli, Milan, Feltrinelli, p. 192.

17. *Storia d'Italia*, XIV, 5 [trad. fr., vol II, p. 179].

18. *Ricordi*, C 30.

molti di pravo animo essere esaltati indebitamente »¹⁹. Pour Guicciardini, le fait qu'une guerre soit juste ou injuste n'a aucun effet sur son issue ; c'est d'ailleurs dans un *ricordo* qui pose cette question qu'il désigne les éléments qui, selon lui, donnent ou non la victoire :

Erra chi crede che la vittoria delle imprese consista nello essere giuste o ingiuste, perché tutti di si vede el contrario, che non la ragione, ma la prudenzia, le forze e la buona fortuna danno vinte le imprese. È ben vero, che in chi ha ragione nasce una certa confidenza fondata in sulla opinione che Dio dia vittoria alle imprese giuste ; la quale fra gli uomini arditi e ostinati ; dalle quali due condizone nascono talvolta le vittorie. Così l'avere la causa giusta può per indiretto giovare, ma è falso che lo faccia direttamente.²⁰

La prudence, les forces et la bonne fortune sont en effet à considérer ensemble ; un des éléments sans les autres ne suffit pas pour remporter la victoire : la prudence seule ne suffit pas (« non bastano i consigli umani a resistere alla fortuna »²¹), la force et la valeur des soldats ne suffit pas (« nella guerra, come a ogni ora testimoniava l'esperienza, molte volte accadeva che il valore degli uomini era soffocato dalla potestà troppo grande della fortuna »²²), quant à la *fortuna*, les hommes peuvent gâcher les occasions qu'elle leur présente (comme le démontre le commentaire de Guicciardini sur la mort de Maximilien d'Autriche²³) et, par ailleurs, ses fréquentes variations interdisent de se fier à sa bénignité apparente et incitent même à penser que la *buona fortuna* peut être le plus grand ennemi d'un homme²⁴. Il faut donc éviter de « rimettersi in arbitrio della fortuna » mais ne pas hésiter à lui « montrer le visage » (« mostrare il volto alla fortuna »), ce qui n'est rien d'autre que « tenir compte de l'honneur »²⁵.

Dans le *ricordo* C 181, Guicciardini évoque son action dans les gouvernements de l'Église et explique qu'en agissant comme s'il ne se souciait pas de res-

19. *Storia d'Italia*, VI, 4 [trad. fr. vol I, p. 427].

20. *Ricordi*, C 147.

21. *Storia d'Italia*, V, 15 [trad. fr., vol I, p. 408].

22. *Storia d'Italia*, XII, 4 [trad. fr., vol II, p. 14].

23. *Storia d'Italia*, XIII, 11 : « Morì a Linz, terra posta ne' confini dell'Austria, intento come sempre alle caccie delle fiere ; e con la medesima fortuna con la quale era vivuto quasi sempre ; e la quale, statagli benignissima in offerirgli grandissime occasioni, non so se gli fusse parimente avversa in non gliene lasciare conseguire, o se pure quello che insino alla casa propria gli era portato dalla fortuna ne lo privasse la incostanza sua, e i concetti male moderati e differenti spesso dai giudici degli altri uomini, congiunti ancora con smisurata prodigalità e dissipazione di danari ; le quali cose gli interpongono tutti i successi e l'occasioni » [trad. fr., vol II, p. 138].

24. Cf. *Ricordi*, C 164, cité *supra*.

25. *Ricordi*, B 105 et C 118.

ter en fonction, il faisait « senza rispetto e summissione quello che si conveniva al carico che io tenevo »²⁶. Faire ce qui convient à la charge que l'on détient... Cette injonction ne remet pas en cause la nécessité d'analyser ce qui est souhaitable et ce qui est possible ; il ne s'agit en aucune façon de se lancer dans des entreprises sans aucun espoir de succès : dans un texte, écrit après le sac de Rome, dans lequel il justifie, malgré l'échec patent, le choix de la guerre contre Charles Quint, Guicciardini explicite ce qu'il nomme le critère de *la facilità*, l'un des deux critères qui doivent être remplis avant de prendre la décision d'entrer en guerre : « [la facilità] cioè quando le cose sono disposte in modo che verisimilmente può sperare vittoria, o almanco non sia escluso totalmente della speranza »²⁷. Mais, une fois qu'on a estimé qu'une action était nécessaire, il faut faire ce qui convient en se souciant davantage de sa « réputation » que de son « profit ». Guicciardini définit ici une pratique politique et militaire qui intègre la dimension de la force morale, la nécessité impérieuse d'agir en préservant son honneur : même si la fortune est adverse, on peut au moins faire preuve de *generosità* et de *virtù*²⁸.

La fortune chez Machiavel et Guicciardini

On a souvent écrit que deux des *ricordi* de Guicciardini, C 30 et C 31, étaient des prises de position polémiques implicites contre un « optimisme » de Machiavel concernant la possibilité pour les hommes de « s'opposer à la fortune » (« *opporsi alla fortuna* »)²⁹. Une des raisons de cette polémique implicite pourrait être le renforcement réel du scepticisme et du pessimisme de Guicciardini, consécutif à l'échec de « sa » guerre et à la façon dont il a été traité par les républicains florentins de 1527 ; ce pessimisme peut d'ailleurs se lire dans la façon dont les *ricordi* sont réécrits dans la rédaction C (1530) ou dans la façon dont il passe au crible les positions de Machiavel (et certaines de ses propres positions³⁰) dans ses *Considerazioni* sur les *Discours* de ce dernier. Il nous semble cependant que cette hypothèse de lecture ne rend pas compte de la proximité des positions des deux Florentins sur le rôle de la fortune dans les choses humaines et sur l'effet de ses

26. *Ricordi*, C 181.

27. *Discorso XVI*, in *Opere inedite*, éd. Canestrini, Florence, 1857, vol. I, p. 379 : « [la facilità] c'est-à-dire quand les choses sont disposées de telle sorte que l'on peut vraisemblablement espérer la victoire ou du moins quand l'espoir n'est pas totalement exclu ». L'autre critère à prendre en compte est *la necessità*.

28. *Discorso XIV*, *ibid.*, p. 351-375.

29. *Prince*, XXV.

30. Par exemple, *Considerazioni*, I, 10 qui critique ouvertement ses propres positions du *Dialogo del reggimento di Firenze*. Sur ce point, voir le commentaire de Carlo Varotti dans son édition du *Dialogo*, p. 203.

« variations ». Il faut reprendre les positions de l'un et de l'autre et voir s'il y a des différences fondamentales et, le cas échéant, sur quoi elles portent.

Nous avons déjà vu, dans la partie consacrée à la place de la fortune dans la guerre, que le *ricordo* C 30 fait écho aux nombreuses formulations mettant en évidence le rôle déterminant de la fortune et des incidents fortuits dans la conduite de la guerre. Dans ces formulations, on comprend que la place accordée à la fortune est celle que permettent les limites de l'activité humaine, les limites de l'entendement et de la prudence. Dans la *Storia d'Italia*, des remarques fréquentes vont dans ce sens : les Français ne sauraient « attribuer à la malignité de la fortune » leur défaite dans le défi de Barletta³¹ ; si Charles VIII put entrer en Toscane sans trop férir, il est bien inutile d'attribuer ce succès « à la bienveillance de la fortune » envers les Français, car il faut plutôt incriminer « les imprudence et les fautes des hommes » et plus précisément l'absence de courage et de constance dans l'adversité de Piero de' Medici³². Dans la première page de la *Storia d'Italia*, les princes italiens sont accusés de ne pas s'être souvenus des « fréquentes variations de la fortune » : n'est-ce pas une façon de dire que ce n'est pas du « destin », du *fatum* qu'il s'agit, mais, plus simplement, de la faiblesse et des limites humaines dont il faut tenir compte, « se souvenir » ? Il y a bien un élément d'incertitude dans toute activité humaine, on peut certes échouer en ayant fait tout le possible, mais avant d'incriminer la mauvaise fortune, il faut réellement avoir fait ce que la raison et l'honneur incitaient à faire. On est là dans une logique très proche de celle que Machiavel développe dans le chapitre XXIV du *Prince* et dont il tire les conséquences dans les premiers paragraphes du chapitre XXV : le chapitre XXIV déclare en effet que les princes qui ont perdu leurs états en Italie depuis l'arrivée des troupes françaises en 1494 ne doivent pas accuser la fortune mais leur paresse, leur incapacité à agir (« non accusino la fortuna, ma la ignavia loro ») et le début du chapitre XXV explicite l'erreur commise par ces princes : ils n'ont pas prévu la variation des temps et des choses et n'ont pas construit, quand les temps le permettaient, les « remparts et les digues » qui auraient pu permettre de résister à « l'inondation » ou du moins d'en éviter les effets les plus destructeurs³³.

Le *ricordo* C 31 n'est pas écrit pour la première fois en 1530 ; il a connu deux rédactions antérieures très proches, et un passage du *Dialogo del reggimento di Firenze*, que nous avons déjà cité, possède la même teneur (ce qui signifie que Guicciardini pense la même chose sur ce point au moins depuis une dizaine d'année) :

Coloro ancora che, attribuendo el tutto alla prudenza e virtù, escludendo quanto possono la potestà della fortuna, bisogna almanco

31. *Storia d'Italia*, V, 13.

32. *Storia d'Italia*, I, 14.

33. Machiavel, *De principatibus, le Prince*, texte critique établi par Giorgio Inglese, J.-L. Fournel et J.-C. Zancarini [éds], Paris, PUF, 2000.

confessino che importa assai abattersi o nascere in tempo che le virtù o qualità per le quali tu ti stimi siano in prezzo : come si può porre lo essempro di Fabio Massimo, al quale lo essere di natura cuntabundo dette tanta riputazione, perché si riscontrò in una spezie di guerra, nella quale la caldezza era perniziosa, la tardità utile ; in uno altro tempo sarebbe potuto essere el contrario. Però la fortuna sua consisté in questo, che e tempi suoi avessino bisogno di quella qualità che era in lui ; ma chi potessi variare la natura sua secondo le condizione de' tempi, il che è difficillimo e forse impossibile, sarebbe tanto manco dominato dalla fortuna.³⁴

Cette façon d'expliquer la variation de la fortune par le « temps » est très proche de la position que développe Machiavel dans le chapitre XXV du *Prince* : Machiavel donne comme exemple le pape Jules II dont le caractère impétueux (« *impetuoso* ») avait été favorisé par les temps et qui, selon lui, n'aurait pas su être circonspect (« *respettivo* ») si les temps l'avaient exigé. Il s'agit bien dans ce chapitre XXV d'une constatation ; l'hypothèse « se si mutassi di natura con li tempi e con le cose, non si muterebbe fortuna » est bien exprimée, mais elle l'est à l'irréel car « [non] si truova uomo sì prudente che si sappi accomodare a questo ».

Ma, restringendomi più a' particolari, dico come si vede oggi questo principe felicitare, e domani ruinare, senza averli veduto mutare natura o qualità alcuna : il che credo che nasca, prima, dalle cagioni che si sono lungamente per lo adrieto discorse, cioè che quel principe che s'appoggia tutto in sulla fortuna, rovina, come quella varia. Credo, ancora, che sia felice quello che riscontra el modo del procedere suo con le qualità de' tempi ; e similmente sia infelice quello che con il procedere suo si discordano e' tempi.³⁵

Ce n'est donc pas Machiavel qui est visé par la formule introduisant le *ricordo* ou par celle qui lui fait écho dans le *Dialogo* (« quegli che attribuendo tutto alla prudenzia e virtù si ingegnano di escludere la fortuna »), mais bien la tradition humaniste. C'est d'ailleurs sur ce point que l'on peut considérer que les analyses de Guicciardini et celles de Machiavel divergent : Machiavel, en refusant l'hypothèse selon laquelle la fortune et Dieu gouverneraient à ce point les choses du monde qu'il serait inutile de tenter de s'y opposer (il énonce pour ce faire la formule « Non di manco, perché el nostro libero arbitrio non sia spento, iudico

34. Rédactions antérieures : *Ricordi*, B 52 et A 27 ; *Dialogo...*, p. 207 [trad. fr., p. 275].

35. Cette explication sur les variations de la fortune est reprise dans les *Discours*, III, 9 (« Come conviene variare co' tempi volendo sempre avere buona fortuna ») : Niccolò Machiavelli, *Discorsi sopra la prima deca di Tito Livio in Opere*, vol I, a cura di C. Vivanti, Torino, Einaudi-Gallimard, p. 448-450.

potere essere vero che la fortuna sia arbitra della metà delle azioni nostre, ma che etiam lei ne lasci governare l'altra metà, o presso, a noi ») récupère une partie de l'héritage humaniste alors que Guicciardini s'élève contre les lectures qui mettent en avant les capacités humaines à maîtriser la variation de la fortune. L'un comme l'autre estiment, qu'il faut faire face et « mostrare il volto alla fortuna » ou, pour le dire avec Machiavel, « non si abbandonare mai », et qu'il faut prendre des mesures pour s'opposer au pouvoir de la fortune, même si la variation des temps et de la fortune peuvent rendre vaines ces mesures. Machiavel et Guicciardini savent donc, l'un et l'autre, qu'il y a des aspects qui échappent au contrôle des acteurs politiques et militaires ; Machiavel résout cette aporie de la pensée par le pari qu'il exprime dans le dernier paragraphe du chapitre XXV du *Prince* — il vaut mieux être impétueux que circonspect — pari qu'il justifie par une métaphore : la fortune est une femme et préfère les jeunes gens impétueux. Guicciardini, pour sa part, estime, comme on l'a déjà dit, que la prudence, les forces et la bonne fortune sont à considérer ensemble, que la réussite ne peut venir que de cette conjonction : c'est d'ailleurs ce qu'énonçait précisément la fin du *ricordo* C 30 : « benché lo accorgimento e sollecitudine degli uomini possa moderare molte cose, nondimeno sola non basta, ma gli bisogna ancora la buona fortuna ».

Jean-Claude Zancarini, Université de Lyon, ENS-LSH, UMR 5206 Triangle